L'herbe, entre feu et gnous

Autor(en): **Jaisli, Helen / Suter, Werner / Stähli, Annette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **22 (2010)**

Heft 86

PDF erstellt am: **06.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-971097

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

lieu de recherche

Les biologistes Werner Suter et Annette Stähli (deuxième et première depuis la gauche) étudient l'écosystème de la savane tanzanienne. Photos : Werner Suter

L'herbe, entre feu et gnous

Qu'est-ce qui influence le plus la savane côtière de Tanzanie : le feu ou les animaux sauvages ? La réponse est dans l'herbe, affirment les biologistes Werner Suter et Annette Stähli de l'Institut fédéral de recherches sur la forêt, la neige et le paysage.

« Regarder le soleil se coucher sur la savane ou croiser furtivement le regard bleu d'un léopard, c'est le genre d'expérience qui vous fait oublier pas mal de moments fatigants. Le parc national de Saadani, notre lieu de recherche en Tanzanie, se trouve au niveau de la mer. Le climat est humide avec des températures atteignant souvent 40 degrés.

Ici, la savane est dominée par une plante herbacée peu nourrissante qui peut atteindre deux mètres de haut. Les surfaces où l'on cultivait le sisal autrefois abritent aussi ce que l'on appelle des grazing lawns, des sites où poussent des plantes herbacées très nourrissantes et où paissent des gnous et des cobes à croissant.

Les savanes sèches comme le Serengeti ont été bien étudiées et l'on sait que leur végétation est déterminée par des herbivores comme les gnous qui les arpentent en troupeaux gigantesques. Nos résultats indiquent que dans les savanes humides à hautes herbes qui s'étirent aussi sur de vastes portions d'Afrique de l'Ouest, ce ne sont pas les animaux, mais le feu qui joue un rôle déterminant.

Chaque année, de vastes zones du parc sont incendiées, illégalement par des braconniers mais aussi officiellement par le Parc national. Cela permet de mieux voir les animaux, de faire repousser l'herbe nourrissante et de freiner l'embroussaillement. Le feu est allumé de façon plutôt arbitraire. Les flammes ont même menacé un lodge voisin. A court terme, les incendies ont des effets positifs. Mais à long terme, ils appauvrissent le sol. Les responsables du parc devraient en tenir compte.

Nous passons chaque année plusieurs semaines à plusieurs mois en Tanzanie. La recherche se concentre sur les périodes sèches car pendant la saison des pluies, les routes se transforment en marécages. Il nous arrive malgré tout de rester embourbés. Grâce au réseau de téléphone mobile actuel, les secours arrivent toutefois bien plus vite qu'il y a quelques années. Nous croisons parfois des lions, mais nous nous méfions surtout des imprévisibles buffles noirs. Alors qu'il travaillait dans les hautes herbes, l'un d'entre nous s'est approché d'un troupeau sans s'en rendre compte. Heureusement, les bêtes ont eu aussi peur que lui et se sont enfuies.

Nous avons de bons contacts avec les responsables du parc et nous associons aussi au projet les étudiants d'une université tanzanienne. Les gardes-chasses nous apprennent une foule de choses et sont très serviables. Nous logeons dans des locaux modestes de l'administration du parc. Comme la population du village, nous puisons notre eau potable dans des trous profonds de plusieurs mètres creusés dans le lit d'un fleuve asséché. Même filtrée, elle a un léger goût de sel et de terre. On n'a de l'électricité que le matin et le soir. Le magasin le plus proche est à un jour de voyage. Il n'y a donc des fruits et des légumes frais que toutes les trois semaines. Mais notre cuisinier, un employé local, est aussi capable de nous mitonner des repas variés à base de riz, de lentilles et de haricots. » ■

Propos recueillis par Helen Jaisli